

A landscape photograph showing a grassy hillside in the foreground and middle ground, leading up to a large, dark, craggy cliff face in the background. The sky is overcast with soft, grey clouds.

LIRE LES FLEURS



Pour reprendre le propos de l'exposition « Manger les fleurs» qui se tient à la Galerie Sono (Paris), du 4 novembre au 18 décembre 2022, « les mots et les images ont-ils participé à ancrer des clichés de genre dans nos mœurs et, si tel est le cas, lequel des deux médiums permettrait de s'en défaire de la manière la plus efficiente ? Si les images courrent parfois le risque de n'être considérées que comme des illustrations d'idées et, inversement, comme le soutient Kant les mots sont vides et ne servent qu'à organiser l'expérience, à quel système d'expression les êtres doués de sens sont-ils le plus réceptifs ? Dans l'idée d'une description de la nature, comme en témoigne d'une certaine manière le courant écoféministe, peut ainsi être relancé le débat autour de l'insatiable *Ut Pictura Poesis*. Fleur, faune, femme, fille, féminin sont autant de termes partageant d'une part une similarité linguistique, visuelle et sonore et d'autre, une finalité sémantique socialement construite. Une langue entièrement pensée par l'humain·e a-t-elle pu participer à définir des clichés de genre comme cette association du dit « féminin » au fleuri et, plus largement au végétal ? ».

Ce fanzine expérimental se propose de pousser au plus loin la réflexion sur l'opposition ou la complémentarité des images et des textes. En laissant une trace matérielle plus accessible (au sens financier) que les œuvres montrées durant l'exposition, ce reste matériel d'un projet physiquement éphémère se veut ouvrir des nouvelles voies de recherche sur le thème de l'écoféminisme et ce que des artistes contemporaines peuvent en faire.

Novembre 2022

Une collaboration de Mariana Hahn, Camille Dedenise, Alice Goudon, Karolina Laderska et Isaline Dupond Jacquemart, sous la direction d'Ainhoa Bourgeois.

as she becomes womb her hands drop / and she lets herself  
be ruled by the sounds around her  
she made a clearing for her child  
she would herself be eaten

i want to let myself be taken  
slow births on ancient stones  
big ones like beds of giants  
still warm from the sun  
only one eye open to the sky  
she hears more  
bodies trances hands *bellies, test and fingers*  
a cloth of acoustic nudity *around her ankles*  
*found*  
an old old dance  
hair falling  
moving upwareds  
eating apples  
she makes seeds of dough throwing them into the desert  
her breasts *are* like bread  
i almost collapsed inside this shelter *that i found*  
under an unforgiving sun  
i found salt sand and *saw* *blue*  
wash on fullmoon we made laugh */ love*  
taking part in archaic *rites of* *rituals of*  
fertility  
look up a contemplation of the skies  
i am earth  
ample sign of concealed language  
and yet i found you in your obscurity



© Mariana Hahn



## NATURA RITUALIS TRANSITUS

- § Ils disaient, parlant de Angélique Mongez, « elle peint comme un homme ».
- § À la Renaissance les femmes n'ont pas accès aux académies de peinture ni aux botteghe. Elles peuvent uniquement exercer dans un atelier si leur père ou leur frère y travaille. Fede Galizia apprend la peinture dans l'atelier de son père. Je me demande, combien et qui sont les nombreuses femmes qui ont aidé les hommes dans les ateliers. Anonymisées, invisibilisées.
- § Dans ce contexte excluant les femmes des académies des Beaux-Arts, le père de Artemisia Gentileschi trouve un précepteur privé à sa fille, le peintre Agostino Tassi. Il la viole en 1611, elle a 17 ans. L'humiliation du procès, avec l'examen gynécologique et les supplices des sibeli. Elle peint Judith décapitant Holopherne en 1612. Deux femmes, Judith aidée de sa servante, décapitent le général dans son lit. Une image physique et violente, le sang jaillit et s'écoule sur les draps blancs.
- § Les violences faites aux femmes sont comme un sfumato peint par la patriarcat, les contours sont imprécis et enfumés.
- § Les femmes ne pouvaient pas signer de leur nom.
- § Elle appartiennent aux hommes. Elles ne s'appartiennent pas. Cela provoque une fissure en moi. Ce sentiment d'appartenir, de ne pas être légitime en soi pour soi, seule, est une sensation de mon existence que je connais. Elle est douloureuse.
- § 2022, je signe mes tableaux avec un pinceau de la marque Raphaël, de la série 8504, taille 3/0, diamètre 1,7 mm. Un après-midi de printemps, je suis sortie de l'atelier pour me rendre au magasin de fournitures de création. Je n'ai acheté que ce pinceau, un pinceau pour signer mes toiles, un pinceau uniquement dédié à cela. Signer mes toiles. Dans mon atelier à moi. Je signe mes toiles seules et l'odeur de l'huile de lin mélangée aux pigments me berce.
- § Au-delà des couleurs pigmentaires nous pouvons aujourd'hui compter les couleurs spectrales et imaginaires. Certaines couleurs n'ont pas d'existence pigmentaire. Je me demande quelle couleur imaginaire pourrait représenter le fait de signer mes toiles. Je me demande quelle couleur imaginaire pourrait représenter une femme qui signe ses toiles seule dans une chambre à elle.
- § Je crois qu'il pourrait s'agir d'une couleur nuage et écorchée, une couleur qui serait l'ambre de l'invisible avec l'ardeur du sang qui s'écoule entre ses jambes, une couleur en colère et en puissance, une couleur qui nage dans le dessous des eaux et tremble dans les cratères charbonnés et désobéissants.
- § Au Moyen Âge on identifiait deux sortes de lumières : LUX, la source de la lumière, et LUMEN, la lumière réfléchie sur une surface. Cette couleur serait humide en tant que LUX et en tant que LUMEN, elle deviendrait une transcendance, elle transformerait tout les alentours. Elle métamorphoserait les choses, brûlant les violences sur le bûcher, et des cendres renaîtraient des pigments coulants, dociles et doux.
- § Ils torturaient et brûlaient celles qui dérangeaient, ils brûlaient les sorcières. J'en-tends les cris sur les bûchers, les cris réels et les cris silencieux. Pourquoi détestent-ils autant les femmes plus libres que les normes ?

Cela provoque une fissure en moi. Isabelle Sorente écrit *Le Complexe de la Sorcière*. Elle me parle.

§ Une nuit chaude et lourde de printemps à l'atelier. Je peins. Les rideaux en voile de coton blanc s'engouffrent avec les odeurs d'essence de térébenthine dans les fenêtres en vent de l'atelier.

§ Ils peignaient les toiles historiques et religieuses, grandes œuvres mettant en scène principalement des corps d'homme. Pour cela, il fallait étudier le nu masculin, ateliers interdits aux femmes. Des hommes étudient des corps d'hommes pour mettre en scène des œuvres d'hommes et des histoires d'hommes, des narrations institutionnelles dominantes, grandioses, les grands moments de l'histoire, les grands mythes religieux. Des hommes dans un monde d'homme sur des terres appartenant à des hommes.

§ Ces toiles que je peins sont trop petites. Je veux peindre plus grand que ces murs de cette chambre à moi. J'étouffe dans mes formats trop petits. Je veux du grand pour sortir du cadre petit imposé aux femmes, physiquement et symboliquement. Je veux peindre grand en dehors de mon atelier privé. J'entend mes toiles : elles chantent et font du bruit. J'aime bien cela.

§ Je ne veux pas que ma pratique soit associée à ma jeunesse, ma peau en abricot, la largeur de mon sourire et la beauté de mes cheveux qui ondulent sur mes épaules. Vous m'emmerdez avec ces injonctions à être belle et peindre sagelement.

§ Autoportrait : on la voit mais elle est vieille. Elle a des cheveux blancs, elle ne peut plus procréer, elle devient inutile aux yeux du patriarcat. Pourtant, elle a la sagesse des écorces centenaires, la liberté des sorcières âgées. Ils la trouve folle. En plus, elle peint. Moi, je la trouve aussi puissante que le soleil du matin qui orne les montagnes.

§ Ça ressemblerait à quoi des allégories de femmes par des femmes ? Des histoires sans héroïsation herculéenne, des légendes du renouveau ? Si *Allegoria* devenait une déesse, qui serait-elle ?

§ Cette scène apparaît alors : dix-huit femmes autour d'un chêne ancien âgé de plusieurs astres. Elles chantent en cercle, une incantation longue de plusieurs jours et plusieurs lunes, une incantation dans une langue que le patriarcat ne connaît pas. Le sortilège invoqué est NATURA RITUALIS TRANSITUS et dans le mystique de leur salives et sueurs, elles apaisent la terre qui se meurt. Des ongles de leur pieds dans les pigments de la terre grandissent des plantes brutales et forcenées, des nouveaux gardiens des mondes naturels. De leur chevilles pendent et ondulent des bracelets en poésie, des rafales d'eau et des mélodies fécondes et humbles. De leur vagin s'écoulent des inspirations et des amours exaltés et extatiques. Leurs yeux sont révulsés, sans pupilles et brillants de rouge empourpré, elles pleurent du sang qui se transforme en pluie d'étincelles d'or. Autour d'elles et en elles, les esprits apparaissent, visibles et invisibles. Energies en ronde. Les racines du chêne s'étendent et enveloppent tout, détruisant ce qui détruit. NATURA RITUALIS TRANSITUS est une pause, une incantation qui entend et dit la souffrance et qui insuffle de la révolte, de la résilience, des racines et des graines.

§ La toile est grande, elle est faite en tempêtes d'amour et de rébellion, elle est plantée sous les racines du grand chêne, un *chiaroscuro* fait de soleils et de lunes, une *unione* farouche.





Cette peinture est la clef du concept de “l’armure névrotique”.

L’armure névrotique est le résultat visuel d’un mécanisme de défense psychique opaque, un bouclier forteresse, qui cache ce qui est vulnérable et isole du monde: l’entremêlement d’un processus de défense à un processus d’enfermement.

Une armure névrotique est invisible, fabriquée, portée et modulée par chaque individu.

Elle permet d’appréhender le monde et d’y progresser sans se refaire blesser à l’identique.

Dans sa phase primaire, l’armure névrotique est un bouclier protéiforme en mouvement qui s’adapte en réaction à chaque situation.

Si l’armure se fait transpercer et est altérée elle devient proportionnellement impénétrable et solide.

La phase finale de l’armure névrotique est une forteresse close et rigide, un refuge devenu hermétique, un bouclier qui protège les personnes névrosées tout en les enfermant dans un espace duquel ils ne peuvent plus s’échapper et où ils sont les maîtres des règles de leur monde, coupé des logiques d’autres mondes.

Dans cette phrase finale, les mécanismes de défenses des porteurs des armures ne sont plus des réactions mais des réflexes qui perpétuent une logique intégrée résolvant une hostilité externe de manière automatique.



J'occupe une pièce froide et noire du rez-de-chaussée aux volets fermés  
Dans laquelle mes pieds s'enracinent entre les joints des tomettes brunes  
J'ai le jogging au corps  
Un spot Makita sur batterie ou secteur  
Lumière face au visage  
Visage face au diaphragme  
Et un velours vert chrome pendu au support de fond :  
J'engendre des éclairs  
— globes aveuglés par le flash  
Je deviens matière

J'occupe une pièce froide et noire  
Dans laquelle je me fabrique mes images  
J'apparaïs : corps face à la lumière.  
Entre les rainures des vantaux,  
L'eau rentre par la fenêtre  
Inondant la pièce d'un liquide trouble que mes mains enlacent doucement  
Et de mes extrémités spongieuses, pollénisateurs hypertrophes,  
Poussent des spadices jaunes en forme de massue  
Émergeant d'arums rouges et blancs

J'ai la chair de poule  
Je me souviens être corps, le vivre plutôt que l'avoir

Mes côtes me rappellent les rainures des vantaux  
Mes clavicules, les sillons des spathes  
Bientôt je baigne dans l'eau  
Le vent bat les fenêtres  
La foudre sillonne le ciel  
Et les insectes xylophages parcourrent la terre  
Je m'épanouis dans la tempête  
Où les formes des choses sont balayées d'un revers de main

Et dans les lagons verts ondoyants,  
Membrane mucilagineuse enveloppante,  
Qui devenir ?  
Mon être en proliférations :  
Immense calmar boréal  
Dans l'étendue d'eau au centre d'un atoll  
Dévorant l'île de ses membres mouvants,  
Ou petit tétard au creux de mes mains

Puisque dans les lagons verts ondoyants  
Les cerisiers ont commencé à fleurir,  
Le saule tortueux au corps je me transmute  
Car si toute est vraie, si tout est faux,  
Qui devenir ?  
J'occupe les espaces troubles  
Je me déploie dans les interstices  
Je squatte le genre comme un spectre

J'habite les désirs comme un soulèvement  
Je pullule dans l'image  
Je champignonne  
Et que je me transfigure, que je me documente, que je me fictionne !  
J'existe de mes places multiples  
J'irradie, polymorphe

Mue imaginaire  
Imago, expulsant le méconium  
Mon corps en proliférations

Et mes côtes me rappellent les rainures des vantaux  
Mes clavicules, les sillons des spathes  
Je baigne dans l'eau  
Le vent bat les fenêtres  
La foudre sillonne le ciel  
Les insectes xylophages parcoururent la terre  
Je m'épanouis dans la tempête  
Où les formes des choses sont balayées d'un revers de main

Et nous prenons l'espace  
Nous sommes  
Nous tétards  
Nous calmars  
Et bombant le torse  
Nous occupons le genre du devenir comme un squat  
Nous, nos corps, couverts de doutes et de fougères  
Et qu'est-ce qu'on veut en dire et qu'est-ce qu'on ne veut pas en dire  
Dans cette pièce froide, pavée de tomettes, noire,  
Le spot de lumière dirigé en pleine face :  
Iels habitent les images,  
Une fleur de pommier inondée de vert

J'attends que ça décante  
L'eau se retire lentement  
Laissant sec le zinc de la bassine  
Et loin les paysages sous-marins  
Une aurore  
Un tourbillon au visage.

De nos doutes effervescentes, postures multiples,  
Prosperent sur nos peaux des fougères  
Car s'immisçant dans les interstices  
Nous devenons  
Lumière face au visage  
Visage face au diaphragme :  
Iels habitent les images,  
Iels dans les lagons ondoyants

POLYMORPHE, avril 2022

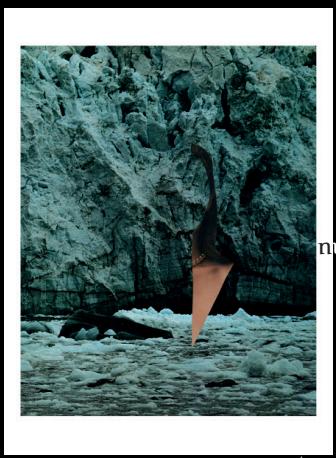




mes entrailles sont parmi les étoiles



Hydrement



Les formes coulent à travers de ma peau

L'océan



Le dehors et le dedans des êtres



se brouille



Il m'appelle à la maison



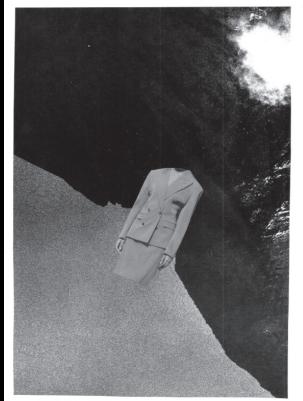
### *L'ascendant : Sagittaire*

*L'ascendant est censé révéler le fond de l'être, notre véritable nature. Plus nous grandissons, plus nous sommes censées nous imposer telle que nous sommes réellement et laisser s'exprimer nos tendances naturelles.*

*Il désigne donc le chemin de l'évolution de l'être, sa destination, contrairement au signe du Soleil qui marque le début.*

me déchire de l'intérieur

Mon corps dégage la chaleur



de cette terre



Elle me remplit  
et déborde





## Crédits ©

Mariana Hahn, « Poem », 2019. Texte

Mariana Hahn, *Chair and salt*, 2022. Installation

Camille Dedenise, *Vole*, 2022. Textile peint, cousu et monté en drapeau, installation.

Camille Dedenise, « Natura Ritualis Transitus », 2022, Texte.

Alice Goudon, *L'armure névrotique*, avril 2022. Acrylique sur toile, 150 x 150 cm. Et texte.

Isaline Dupond Jacquemart, *Composition nocturne : trois fleurs d'artichaut et un cordon rouge*, de « Dans les lagons », 2022.

Isaline Dupond Jacquemart, « Polymorphe », avril 2022.

Isaline Dupond Jacquemart, *Les arums des lagons*, dans « Dans les lagons », 2022.

Karolina Laderska, *L'ascendant : Sagittaire*, 2022. Assemblage de 12 collages de papier numérisé, 29,7 x 21 cm. Et texte.



# **SRUELF SEL ERIL**